

CHAPITRE I

La rencontre

Courtine Eloire, veuve Dorance, avait perdu son époux au front et ce deuil, pour cruel qu'il fut dans sa vie intime, n'avait guère changé le cours de sa vie sociale. Elle avait certes perçu une pension de veuve de guerre, mais d'un montant assez dérisoire pour la laisser dans le besoin. Aussi avait-elle poursuivi son activité de lingère, sans rien changer à ses habitudes, dans un état de solitude qui déjà lui était familier depuis le départ de Gaston, mobilisé comme tous les hommes vaillants de la commune.

La mort de Gaston trois ans plus tôt l'avait laissée veuve sans enfant, encore jeune, toujours belle.

Elle était d'une beauté si remarquable qu'il n'était pas un homme du bourg et de ses environs, pas un non plus de passage, qui n'ait eu la prétention de lui faire la cour. La gent masculine lui faisait un cortège de soupirants, dont certains s'étaient inscrits dans la durée. Quant à ceux qui avaient renoncé, là n'était qu'apparence. En vérité, ceux-là mêmes gardaient un œil sur l'objet de leur convoitise, tout en menant la vie rangée des hommes mariés qu'ils avaient fini par devenir. Courtine s'était toujours amusée du pouvoir que lui donnerait sa beauté si elle avait choisi d'en user. Mais en refusant d'en jouer, elle avait acquis

une position bien plus respectable. Elle avait su tenir ses admirateurs à distance, tout en gagnant la confiance des autres femmes du bourg, qui ne voyaient pas en elle une rivale. Son mariage avec Gaston – un mariage d’amour – avait, de surcroît, dressé autour d’elle un rempart que rien n’aurait pu ébranler. Il aura fallu cette mort d’un époux qu’elle chérissait par-dessus tout pour qu’à l’issue d’un long veuvage, Courtine osât enfin lever les yeux sur une paire de moustaches.

Il faut dire que ces moustaches-là n’étaient pas ordinaires, pas plus que celui qui les portait. Il était, notable d’entre les notables, le premier officier de la commune, le maire, celui qui ne se déplaçait jamais sans son attelage et son cocher. Les gens du peuple le connaissaient à peine. Ils voyaient en lui un homme discret qui ne quittait le huis clos de son cabinet qu’en période électorale. Mais ceux qui le fréquentaient lui prêtaient la réputation d’un être extravagant : il avait certes, dans l’administration de la commune, une rigueur, une honnêteté proches de la maniaquerie, mais sorti des affaires de son ministère, il se livrait à toutes sortes de fantaisies qui, n’était le respect dû à son rang, lui auraient valu un bannissement, disait-on parfois derrière son dos.

Pour qui avait l’honneur de pénétrer dans ses appartements privés, le diagnostic s’imposait sitôt franchie sa porte d’entrée. L’ameublement, le décor, l’atmosphère, tout y était fantasmagorique. Une vache empaillée, revêtue du drapeau de la république, trônait au beau milieu du salon. Elle y côtoyait des descentes de lit en peau de tigre, des statues de l’art primitif, debout ou renversées, des amoncellements de livres, des chaises en paille empilées. Les murs étaient investis par une multitude de masques, dotés, pour la plupart, de cornes diaboliques. La table était nappée de cartes marines souillées et tachées sur lesquelles s’alanguissaient des assiettes à demi remplies de mets avariés.

Le logement de fonction de monsieur le maire constituait un tel capharnaüm que, selon toute vraisemblance, il ne pouvait

s'y ouvrir à quelque invitation que ce fût. Pourtant, le maire n'avait aucun complexe, et c'est avec l'opulence d'un Gargantua qu'il conviait régulièrement tous les notables alentour pour des banquets dont il avait le secret.

Les invités n'avaient qu'à se trouver une place pour s'y asseoir, les premiers arrivés pouvant éventuellement prétendre à des chaises, fussent-elles branlantes ou éventrées, les suivants n'ayant qu'à se jucher sur le mobilier ou se vautrer sur les descentes de lit. Les plats cuisinés et livrés par les meilleurs traiteurs de la région étaient servis par les invités eux-mêmes, le maire ayant horreur de la domesticité. Il suffisait, et c'était à ses yeux tellement plus convivial, que les plats circulent de main en main, à charge pour chacun d'y puiser en s'armant de ses seuls doigts, sauf à dénicher, dans le chaos de la cuisine, un ustensile approprié. Ces ripailles s'arrosaient de vin des meilleurs crus, et une bande de troubadours était toujours là pour mettre à la fête des airs d'accordéon ou des chansons auxquelles tout le monde était convié à prêter sa voix.

Les invités prenaient congé le plus défaits possible, leurs vêtements froissés et souillés, en titubant. Le maire, sur le perron, accompagnait leur départ en tanguant comme un bateau ivre et son grand rire perçait la nuit comme une salve d'artillerie. Le lendemain, à la première heure, le maire avait repris sa place derrière son bureau et s'investissait dans ses dossiers austères en fronçant le sourcil, après avoir ajusté son lorgnon et lissé sa moustache.

*
* *

Rien ne prédisposait Courtine à connaître si intimement le maire. Tout, d'avance, les séparait : leur position sociale, leur éducation, leur propre histoire. Elle travaillait pour lui depuis

plus de cinq ans, sans l'avoir jamais rencontré. Elle avait coutume de venir chercher son linge à la conciergerie où elle le rapportait, propre et repassé.

Un matin d'hiver pluvieux, alors qu'elle grimpaît en courant les marches de l'hôtel de ville, son panier de linge sous le bras, elle heurta le ventre proéminent du maire à l'instant même où il sortait. Elle bredouilla quelques mots d'excuse et crut reprendre sa course rapide, mais une main la retint. Le maire avait empoigné son bras. Elle lui jeta un regard furieux, mais son sourire à lui déployait les grandes ailes de ses moustaches noires.

« Qu'est-ce qui vous vaut de courir si vite chez le maire ? lui demanda-t-il avec bonhomie.

— Je lui rapporte son linge, lâchez-moi », répliqua-t-elle sèchement.

C'est dans ces circonstances qu'ils firent connaissance.

Privilège insigne, elle fut introduite dans ses appartements privés en dehors de toute réception mondaine. Elle s'y aventura pour la première fois en retenant son souffle, subjuguée par l'étrangeté du décor, un peu inquiète. Il eut le talent de ne pas la brusquer, de lui laisser le temps d'y prendre ses marques. Elle revint plusieurs fois, à l'invitation du maire. Il lui montrait ses trophées : un vieux parchemin qui, disait-il, narrait la prophétie de saint Malachie ; de vieux livres dont, après avoir soufflé la poussière, il ouvrait les pages avec cérémonie ; les masques cornus les plus effrayants, dont il contait les origines en baissant la voix ; un œuf d'autruche fossilisé ; une carapace de tortue géante des Galapagos ; un bouclier carolingien ; un cure-oreille en métal forgé, authentifié d'un sceau, qui aurait appartenu à l'un des plus illustres eunuques de la Chine impériale... et tant d'autres trésors dont ses malles débordaient.

Courtine l'écoutait avec ravissement.

L'appartement du maire, comme un navire à la dérive, les transportait vers des destinations toujours plus mystérieuses.

Elle avait pris l'habitude d'y déambuler tandis qu'il la suivait d'une pièce à l'autre, sans jamais s'arrêter de lui conter sa vie. Elle touchait les objets, les meubles, du bout des doigts. Elle s'asseyait par terre, les jambes en tailleur, s'étendait en fermant les yeux sur un vieux matelas hors d'usage mais recouvert de parures de soie, sans cesser de l'écouter. Il arrivait parfois qu'il lui effleure la joue, qu'il tende une main vers sa blonde chevelure, qu'il s'approche si près que son souffle aurait pu se mêler au sien... mais elle s'écartait avec grâce et, d'une pirouette, elle regagnait la distance qu'il avait franchie.

*

* *

Nul ne connaissait la vie privée du maire avant cette rencontre. Une vie sans histoire, sans doute. Mais depuis qu'il fréquentait la lingère, les langues allaient bon train. Ce d'autant plus qu'il avait perdu le goût des bacchanales et n'invitait plus son monde. De loin en loin, on ne connaissait plus de lui que le visage austère de l'officier de l'administration municipale. Et c'est naturellement vers la lingère que les critiques fusaient, avec des sous-entendus d'autant plus malhonnêtes qu'ils étaient injustifiés.

Le maire en eut vent. On lui prêtait d'avoir une maîtresse, qu'il n'avait pas. Les ragots, les rumeurs lui étaient en soi parfaitement indifférents, tant il est vrai qu'il avait toujours su imposer son extravagante personnalité aux plus collets montés de ses administrés. Ce qui le travaillait, c'est que cette relation coupable avec la lingère, qui aux yeux du monde s'imposait comme une évidence, n'avait pas pris racine dans la réalité. Il lisait dans le regard de ses administrés toute la concupiscence que pouvait inspirer le privilège qu'on lui prêtait à tort. Pour un peu, les plus familiers s'oseraient à lui quémander quelque

détail croustillant sur les manières intimes de sa ravissante conquête. Car enfin, il était le seul, depuis Gaston, qui ait eu l'heur de goûter à ce fruit défendu.

Cette méprise le consternait d'autant plus qu'il eût été ravi de la démentir. Mais Courtine ne laissait rien paraître d'une quelconque émotion propice à l'assaut. Elle se plaisait, pourtant, à honorer chacune de ses invitations. Parfois même, c'est elle qui forçait les rencontres en débarquant sans préavis dans son bureau de l'hôtel de ville. Elle lui soufflait à l'oreille son impatience à le rejoindre dans ses appartements privés, et ce, parfois, sous le regard ironique d'un adjoint ou d'un membre du personnel. Pour autant, une fois seuls, à l'abri des regards indiscrets... Il ne se passait rien. Rien de coupable qui pût asseoir sa réputation sur des faits avérés. Le maire était ainsi condamné à vivre cette relation dans le virtuel et à mener deux existences parallèles, l'une réputée, l'autre malheureusement bien réelle.

Le désir de posséder Courtine n'était pour Darius qu'un long chemin d'approches, ponctué de renoncements. Dès qu'il s'approchait un peu trop, elle s'échappait en riant et, un brin cruelle, le jugeait aussi effrayant que ses masques accrochés aux murs du salon, « les cornes en moins », disait-elle.

Oui, elle était délicieusement cruelle.

Mais les moments comptaient, aussi, où ils se retrouvaient sagement côte à côte, penchés sur un livre dont ils commentaient les images, ou délibérant sur l'histoire supposée d'un objet mystérieux, comme il y en avait tant à portée de main. L'appartement du maire restait le domaine de toutes leurs fantaisies, et leurs imaginations se conjuguèrent à merveille pour faire vivre ou revivre des personnages inventés ou illustres, pour broder des histoires ou débattre de ce qui donne un sens à la beauté.

Il la quittait anéanti, happé par le vide qu'elle laissait derrière elle.

*
* *

La rumeur vint à se répandre, de ce que le maire aurait perdu du poids. Il n'aurait plus d'appétit. « Elle » le rendrait malade. Lui se prit à mépriser ces langues anonymes qui persiflaient derrière son dos ; mais ses distances le rendant plus hermétique encore faisaient enfler la rumeur.

Un jour, un de ses conseillers vint prendre place face à lui, dans son bureau. Il s'assit, retira son chapeau qu'il posa sur la table.

« Il faut que je vous parle. Je vous parle en ami. Ça fait des années qu'on se connaît et vous n'êtes plus le même.

— Quelles sont vos préoccupations, monsieur Tramolin ? » répondit le maire en se calant sur sa chaise, le torse bombé, le regard aiguisé.

Le conseiller se tassa sur son siège et reprit son chapeau sur lequel il exerçait ses nerfs en le tordant comme un linge mouillé. Mais dehors, on l'attendait. On lui demanderait : « Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? » On l'avait envoyé en émissaire, après de longues concertations. Il avait été choisi, lui, pour faire parler le maire qui ne parlait plus à personne. On l'avait choisi en lui disant : « Toi, tu sauras y faire. Tu es le plus habile. » Et maintenant, sentant la fureur du maire prête à s'exprimer sans retenue, il aurait voulu s'enfuir. Cependant, il sut rester piteusement recroquevillé sur sa chaise, le front bas, dans la posture du vaincu, le temps de paraître inoffensif. Quand le maire, poussant un profond soupir, sembla lui céder la parole, il s'empessa de reprendre :

« Cette... cette lingère, dit-il d'une voix suave, elle y est peut-être pour quelque chose... »

— Qui dit ça ? demanda le maire sur le même ton douxereux.

— Les gens qui ont des yeux pour le voir.

— Mais qu'est-ce qu'ils voient, les gens, mon bon ami ?

— Ils pensent qu'elle...

— Parce qu'ils *pensent* maintenant ? coupa le maire en agitant les mains comme des marionnettes. C'est bien ça, les gens *pensent* ? Il y a dans ma commune des gens capables de penser ? Mais présentez-les-moi, monsieur Tramolin, je serais heureux que des lueurs d'esprit traversent le couvre-chef de mes administrés !

— Voyons, monsieur le maire, ne soyez pas ironique, c'est pour votre bien... »

Le maire se leva avec la souplesse d'un chat prêt à fondre sur sa proie et sans quitter Tramolin du regard, il tendit sa main vers lui et le saisit par le col de sa chemise.

« Vous allez gentiment rejoindre toutes ces têtes pensantes, dit-il d'une voix contenue, et vous allez méditer ensemble sur le sujet qui vous préoccupe. Avec un peu d'imagination, et je sais que vous en avez déjà beaucoup, vous finirez peut-être par faire mieux encore que de *penser*. Qui sait ? Vous arriverez peut-être à rêver. Ah, les rêves, monsieur Tramolin, voilà qui fait grandir les hommes ! »

Il le raccompagna à la porte de son bureau, sans le lâcher, sans ajouter un mot, en serrant les mâchoires.

Cet incident fut rapporté, déformé, amplifié. Cette fois, le maire était devenu fou, « un fou dangereux ».

Le sort réservé à Courtine n'était pas meilleur. On ne se retournait plus sur son passage pour saluer sa beauté. On se retournait sur elle pour murmurer des propos obscènes ou pour plaindre la commune tout entière. Elle était responsable du piteux état dans lequel on tenait le maire, et dans la foulée, il fallait bien qu'elle fût aussi responsable de tous les maux de la municipalité, la crue d'une rivière et ses débordements, la disparition d'un enfant, l'effondrement d'une grange en rase campagne...

Courtine vit le nombre de ses commandes se réduire comme une peau de chagrin. Des clients fidèles lui notifièrent, sans

explication, leur choix de donner leur linge à une concurrente. Au bout de quelques mois, le maire eut ce privilège d'être son seul client.

Ils continuaient à se voir, pourtant, comme si de rien n'était. C'est du moins l'impression qu'ils donnaient. Mais en vérité, leurs rencontres n'avaient plus le même sens. Conscients d'être la cible de toutes les railleries, ils se sentaient liés par leur sort commun. De là naquit une nouvelle forme de proximité, qui laissait moins de place au lyrisme et à ces jeux équivoques où le désir et l'imagination les avaient emportés. Ils se mirent à deviser, cette fois sans le support d'un livre poussiéreux ou de quelque objet miraculeux. Ils parlaient de la vie, des hommes, du monde. Ce vaste monde que le maire avait parcouru avant de venir s'échouer ici, dans cette campagne paisible où il n'avait pas de racine, mais qui, sur le coup, l'avait séduit par sa simplicité. Il était venu s'y reposer d'une vie tumultueuse, gouvernée par la quête insatiable d'horizons nouveaux. Il était venu là pour y faire escale, poser ses malles avant de repartir. Ici, au cœur de la ruralité, les gens ne parlaient plus des horreurs de la Grande Guerre, des plaies qui se refermaient, des cicatrices qu'elle laissait derrière elle. Ils avaient retrouvé leur quotidien sans faste et ne manquaient pas de pain, de travail et de terres.

Comme un anthropologue, Darius était allé à leur rencontre et s'était inspiré d'eux. Il avait écouté leurs histoires. Il s'était imprégné de leurs coutumes. Il avait appris, aussi, à leur imposer sa personnalité, sa manière de vivre et ses inconvenances. Le personnage qu'il était à leurs yeux pouvait garder son authenticité sans les froisser, car il était quelqu'un d'ailleurs, qu'on ne juge pas comme on aurait jugé quelqu'un d'ici. Il s'exposait cependant à cette marginalité qui aurait vidé de sens le cheminement de toute une vie, lui qui n'avait de goût qu'à se fondre dans les peuples et goûter à leur culture. Alors, il avait décidé de conquérir une position qui le mettrait à l'abri

de tout ostracisme. Il serait respecté pour son rang, de peur d'être écarté pour lui-même. Il avait fait campagne, il s'était présenté aux élections. Il avait su se faire élire. Il s'était investi dans son magistère avec scrupule et loyauté, mettant de côté, limant, rognant tout ce qui, dans sa personnalité propre, n'était pas compatible avec ses fonctions. Mais sorti de son cabinet, il redevenait lui-même...

Courtine l'écoutait plus qu'elle ne prenait la parole. Elle avait été séduite par ses incivilités, ses railleries et ses provocations. Son univers fantasque et loufoque l'avait fascinée. Elle n'avait pas été, non plus, insensible au désir qu'elle semblait lui inspirer. Mais alors, elle le regardait plutôt comme un homme libre, éclairé, qui lui faisait la grâce de l'entraîner dans un univers dont lui seul possédait les codes. Elle ne comprenait pas leurs relations. Elle n'y mettait pas de mot. Elle se laissait tanguer avec lui sur une mer qui l'effrayait un peu, mais dont il maîtrisait les humeurs. Elle oscillait entre la fascination et la peur.

Aujourd'hui, l'alchimie prenait corps. L'esprit de cet homme, son regard sur le monde, sa propre histoire distillaient en elle quelque chose de nouveau. Elle avait l'impression d'être simplement proche de lui, d'une proximité qu'elle n'avait jamais connue avec personne. Insensiblement, elle se laissait gagner par une sorte d'abandon ; le sentiment de n'avoir plus à se défendre de lui, de n'avoir plus à lui échapper. Il n'était plus effrayant, pas plus qu'il n'était frère. Il devenait un homme. Un homme hors du commun, qu'elle admirait encore, mais sur lequel elle pouvait porter un regard plus intime et plus personnel. Il n'était plus question qu'il la conquière ni qu'elle s'échappe. C'est elle, maintenant, qui acceptait d'aller vers lui...

*

* *